

Écrivain public : un métier en vogue, mais précaire



Maire-Aimée Dupré, Thierry Baumgarten, Aurélie Froger et Bernard Almorì. C'est avant tout la passion du métier, plus que ses avantages pécuniaires, qui les ont poussés dans cette aventure, celle d'écrivain public.

Maire-Aimée Dupré, Thierry Baumgarten, Aurélie Froger et Bernard Almorì. Quatre écrivains publics, quatre trajectoires différentes, pour une activité "à la mode". Pour ces "nègres pour inconnus", comme se définit Bernard Almorì, de Mercury, ce métier peut impliquer un véritable choix de vie. D'abord professeur de lettres, puis consultant informatique dans la finance, celui qui dit être aujourd'hui un « homme heureux » gagnait 1000€ « par jour » : « Aujourd'hui, c'est plutôt 1000€ par mois, sourit-il. Et je vis dans une pension. Mais j'ai gagné beaucoup plus en rapports humains. » Malgré cette relative précarité matérielle, il est l'un des rares à pouvoir

vivre de son métier avec neuf histoires à son compte, depuis qu'il a commencé, il y a quelques mois. Des histoires de vies, « surtout des personnes qui veulent laisser une trace d'eux ou d'un ancêtre pour leur famille. J'en édite quelques exemplaires. »

De 1000 € par jour à 1000 € par mois

Marie-Aimée Dupré, 44 ans, a elle aussi les pieds dans le récit. Mais pas forcément "de vie". À Frontenex par exemple, elle a débuté avec un livre de psychologie, celui de Nicole Bar, psychologue à Confians. « Elle est venue me voir avec son manuscrit. Et on l'a amélioré ensemble. » Installée depuis 2007,

Marie-Aimée Dupré avoue qu'elle ne vit pas de son activité. « C'est avant tout une passion », souligne-t-elle.

Trouver les mots justes, mettre en forme et organiser ce qui est confus, à partir d'un manuscrit ou d'un enregistrement, c'est aussi le rêve de Thierry Baumgarten, écrivain à Aigueblanche. Lui vient juste de se lancer. Pas facile. Il a une histoire de couple qui se dégrade à mettre en forme. Beaucoup d'échanges par mail. Pour compléter, couper, corriger l'orthographe, reformuler, parler de vécu intime sans jamais trahir la pensée du client. « Je reste dans l'ombre, explique-t-il. Ce n'est pas mon livre. » Il compte sur le bouche-à-oreille, « et les pages jaunes » pour se faire connaître.

Aurélie Froger, 30 ans, d'Albertville, travaille aujourd'hui à l'université de Chambéry, en tant que responsable administrative aux ressources humaines. CV, lettre de motivations, relectures, et récits de vie « si on lui demande », elle incarne le métier d'écrivain public aujourd'hui : beaucoup de technique, pas forcément de romantisme. « La concurrence est forte, à commencer par celle des associations, qui offrent des services gratuits. Il faut donc proposer une palette assez large ». Son activité n'a pas encore décollé. Mais elle garde espoir : « Une association, une collectivité locale, pourraient peut-être m'assurer un revenu régulier. »

Florent CLAVEL

Les formations

La majorité des écrivains publics a simplement suivi une formation littéraire générale (lettres, philo, langues...), mais quelques formations publiques existent :

- licence professionnelle

intervention sociale, écrivain public, conseil en écriture professionnelle et privée à Paris 3 Sorbonne Nouvelle,

- licence professionnelle rédaction technique à l'Uni-

versité de Limoges,

- DU (diplôme d'université) écrivain public et auteur conseil délivré par l'Université de Toulon et du Var.

Le Cned (Centre national d'enseignement à distance)

assure aussi une formation d'écrivain public. Au programme : production de tous types de textes, utilisation des nouvelles technologies, conduite d'entretien... □

Des parcours très variés

Tout le monde peut se décrocher écrivain public. Avec la qualité du travail pour seul juge. « Avant de s'engager avec un écrivain public, il faut toujours lui demander un exemplaire de son travail pour voir si ce qu'il fait est de qualité », conseille Bernard Almorì.

Aurélie Froger

Aurélie Froger, 30 ans, a un statut d'autoentrepreneur. Originaire de la région parisienne, elle comptait au départ pouvoir bénéficier des formidables débouchés qu'offrent les étudiants de la fac de Nanterre, où elle a officié au service insertion et à la communication. CV,

lettres de motivation... « Il y avait de quoi faire, même en dehors de mon travail », assure-t-elle. Mais elle a dû déménager.

Elle est détentrice d'une maîtrise d'histoire et d'une formation d'écrivain public par le Cned.

www.artmotny.com. Tél. : 06 67 30 26 55.

Marie-Aimée Dupré

Dévoreuse de livres, elle a quitté l'école tôt. En seconde. Puis enchaîné « les petits boulots », travaillé au service abonnement de Bayard Presse, pour finalement devenir comptable. C'est d'ailleurs à ce métier

qu'elle veut aujourd'hui consacrer le plus de temps, en mettant de côté son activité d'écrivain public. Tél. : 06 11 37 21 05.

Thierry Baumgarten

Il assure que sa formation musicale l'aide à trouver « le bon rythme dans une phrase. Le Français, c'est comme une partition ». Thierry Baumgarten dit avoir quitté l'école en 1^{ère}, et ne pas avoir suivi de formation spécifique au métier. Tour à tour accompagnateur en montagne, moniteur de parapente et salarié de Pôle Emploi, chargé de l'insertion professionnelle, ce quadragénaire écrivain des petites histoires à l'âge de 11

ans. Et il a voulu se consacrer à plein-temps à sa passion de l'écrit. Alors qu'il travaillait sur son propre manuscrit - un roman - avec Marie-Aimée Dupré, il a eu l'idée de se lancer à plein-temps lui aussi dans l'activité. Tél. : 06 09 01 25 65.

Bernard Almorì

Bernard Almorì a été professeur de lettre, puis consultant en informatique dans la finance. Il appartient aujourd'hui à un réseau d'écrivains publics triés sur le volet, les "nègres pour inconnus ©". www.npi-biographie.com. Tél. : 06 80 38 80 20.